

La Culture des Castros du Nord du Portugal

PAR

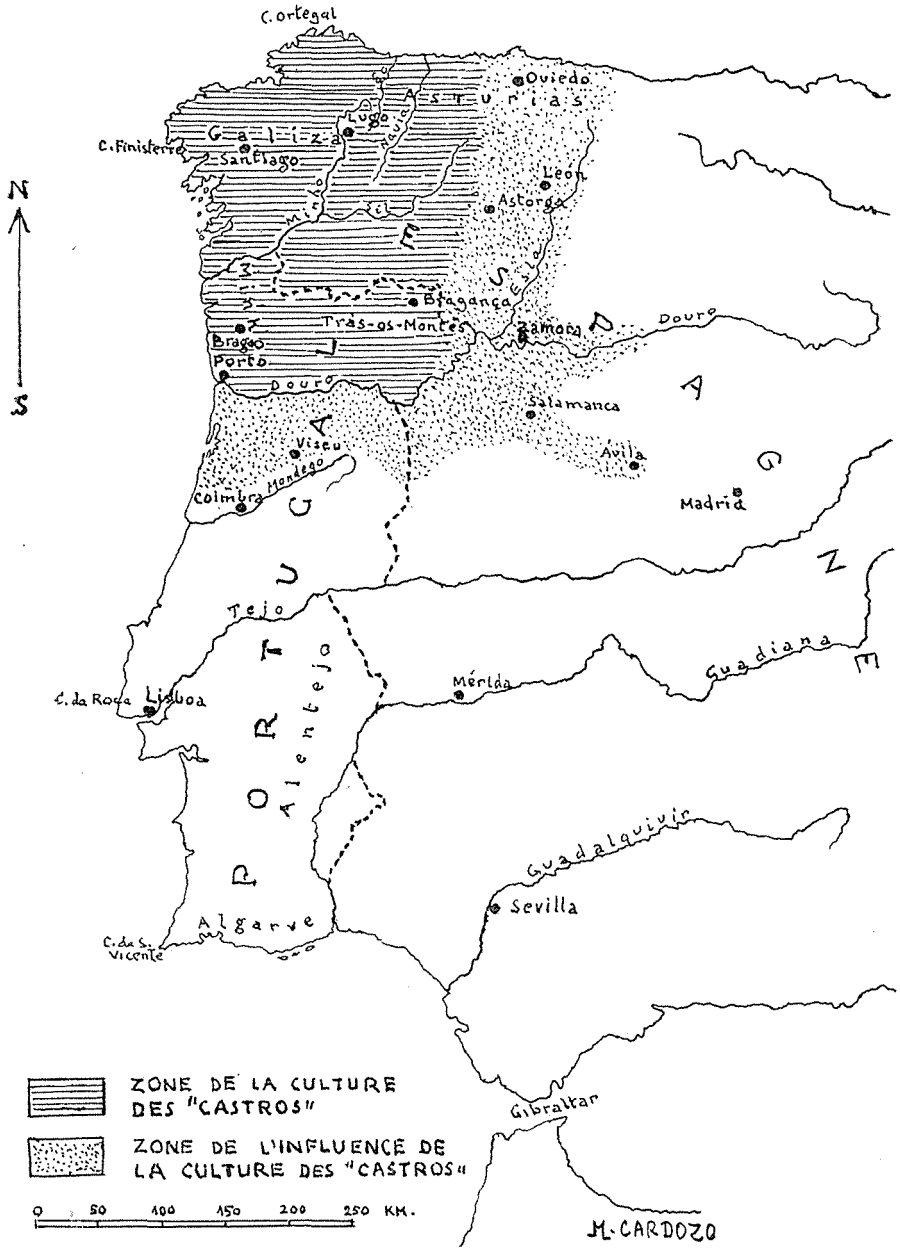
Mário Cardozo

Presidente Honorário da Sociedade Martins Sarmento — Guimarães

En préhistoire, comme en protohistoire, les problèmes de caractère général sont étudiés avec un intérêt tout particulier, parce qu'ils sont, par essence même, communs à divers peuples.

On rencontre dans ce domaine au Portugal bien des questions et des problèmes à résoudre qui concernent l'Archéologie européenne tout entière. C'est le cas de la culture mégalithique occidentale qui est particulièrement présentée dans la province d'Alentejo par un important foyer d'expansion: celui de la culture chalcolithique du vase campaniforme, attestée dans la région de Lisbonne par de riches gisements d'une grande importance; ou celui de l'étude des débuts de la métallurgie en Occident; ceci pour les temps les plus anciens.

Si nous nous occupons des périodes plus récentes de la protohistoire, nous trouvons aussi, dans notre pays, de nombreuses questions à étudier et à résoudre en fonction de l'Archéologie européenne en général et qui sont plus particulièrement liées à celle de l'Europe centrale. Il en est ainsi de l'apparition de la civilisation du Fer dans la Péninsule ibérique et du problème des invasions des Celtes qui diffusèrent cette culture, ou de l'étude de notre joaillerie primitive, ou de l'interprétation de l'écriture tartessienne (ou turdétaine), qui fut découverte sur certaines pierres tombales dans les provinces du Sud (Baixo-Alentejo; Algarve) et qui est probablement apparentée aux écritures archaïques des pays de la Méditerranée orientale; ou bien de l'établis-



ment d'un *Corpus* épigraphique des inscriptions lusitano-romaines, ou bien de la reconstitution de l'ensemble du réseau des voies militaires romaines construites en Lusitanie, et qui se rattachent, à travers l'Espagne, aux grandes voies européennes impériales, etc.

Parmi les divers problèmes relatifs à la protohistoire du Portugal, celui que pose la culture des *castros* se distingue par son importance et son originalité. La position chronologique de cette civilisation se situe approximativement entre le III^e siècle av. J.-C. et la décadence de la domination romaine dans la Péninsule ibérique. Je traiterai ici de la «culture des *castros*» du Nord de la Péninsule, qui s'est localisée plus particulièrement en Galice, dans les Asturies et dans le Nord du Portugal. Cette civilisation remarquable a diffusé ses influences sur une zone d'expansion très vaste ⁽¹⁾. Je vais mettre en évidence ses caractéristiques essentielles.

Le terme, très général, de *castros* désigne des vestiges d'importances variables qui, parfois même, ne survivent plus que dans la toponymie locale. Dans la plupart des cas, il subsiste encore des ruines assez monumentales de ces anciens sites fortifiés édifiés au sommet des monts et qui furent, le plus souvent, abandonnés lors des combats contre les Romains envahisseurs. L'occupation totale de la Lusitanie ne fuit complètement réalisée qu'à la fin du I^e siècle av. J.-C. Parfois cependant, ces sites continuèrent d'être habités jusqu'au Moyen Age, et quelques-uns sont à l'origine de certaines de nos villes modernes.

L'implantation de la plupart de ces *castros* remonte à des époques très antérieures à la pénétration des Celtes dans la Péninsule. Certains datent de l'Age du Bronze ou du Hallstatt

(1) Florentino Cuevillas, «A área xeografica da cultura norte dos castros», *Homenagem a Martins Sarmiento*, Guimarães, 1933, p. 99 sq.; *id.*, «Características e problemas da cultura norte dos castros», *XVI Congreso de la Asociación Española para el Progreso de las Ciencias*, Madrid, 1935; Mario Cardozo, «Alguns problemas da Cultura dos castros no Norte de Portugal», *XXVI Congresso Luso-espanhol para o Progresso das Ciências*, Porto, 1962, t. II, p. 397.

et d'autres remontent peut-être aux premières installations de communautés néolithiques.

Les informations que nous fournissent les auteurs grecs et romains sur les populations indigènes et les premiers occupants de ces villes préhistoriques sont tout à fait insuffisantes. On se réfère, en général, au récit poétique d'Aviénus — *Ora Maritima*, qui constitue la plus ancienne source de documents sur les populations septentrionales de la Péninsule ibérique. Mais les textes de Strabon, de Pomponius Méla, de Pline et de Ptolémée, les *Itinéraires*, et plus particulièrement l'*Itinéraire d'Antonin*, nous apportent une plus riche moisson de renseignements sur la vie des habitants des *castros* sous ses divers aspects: économique, social, religieux, artistique et industriel.

Enfin, et surtout, les fouilles archéologiques nous permettent d'essayer de reconstituer les structures architectoniques de ces villes par l'étude des vestiges *in situ*. Dans ce domaine, nous sommes redevables d'une grande quantité de documents, grâce aux fouilles qu'il a excellemment menées, il y a plus de quatre-vingts ans, à l'illustre savant Martins Sarmiento. Il fut le grand pionnier de la recherche archéologique au Portugal, et l'éloge des écrits qui firent sa renommée n'est plus à faire. Depuis, de nombreux travaux ont été poursuivis, tant en Espagne que dans notre pays, pour apporter la lumière sur cette civilisation des *castros*. C'est pourquoi il est regrettable que personne ne se soit préoccupé de l'étude stratigraphique de ces vestiges, ce qui aurait fourni les éléments nécessaires à l'établissement de la chronologie de cette période de l'Age du Fer par la datation de ses diverses phases évolutives. La critique sévère, formulée par un savant anglais (qui est certes un maître indiscuté en matière de technique de fouille), à l'adresse des archéologues de la Péninsule, qu'il traite de «modern Iberians», est cependant en partie injustifiée. Lorsqu'il prétend que rien n'a été fait dans ce domaine qu'il considère comme «practically a virgin field» il montre tout simplement son ignorance générale des divers travaux qui furent poursuivis, en Espagne comme au Portugal. Il est vrai que ce savant englobe la France dans le même jugement erroné à propos

des fouilles des *oppida* et prétend qu'on ignore absolument, dans ce pays, les méthodes de fouilles scientifiques (1).

Nous ne connaissons les populations protohistoriques qui occupèrent ces *castros* du Nord de la Péninsule que par les rares détails plus ou moins brièvement rapportés dans leurs écrits par les auteurs déjà cités. Il est bien regrettable pour nous, Espagnols et Portugais, que nous n'ayons pas eu la chance qu'un grand écrivain de l'Antiquité, contemporain des événements qu'il relatait, se soit préoccupé de décrire notre pays et la vie de nos ancêtres, comme Tacite le fit pour les mœurs et les origines des Germains, dans le *De omnium Germanorum origine et moribus (Germania)* (2). A cet égard, il est intéressant de remarquer les analogies flagrantes que l'on rencontre dans les récits de Tacite relatifs aux Germains et dans la description sommaire que consacre Strabon dans sa *Géographie* aux peuples montagnards, les Galaïques, les Asturiens et les Cantabres, qui occupaient alors le nord de la Péninsule jusqu'au territoire des Vascones, dans les Pyrénées (3).

Si nous comparons ces descriptions — celle de l'auteur latin et celle de l'auteur grec —, nous trouvons de nombreuses ressemblances. Les caractères anthropologiques de certaines tribus germaniques du Sud de l'Allemagne, entre autres, sont les mêmes que ceux des habitants primitifs de nos *castros*; ce sont des sujets de petite stature, aux cheveux et aux yeux bruns, qui contrastent avec le type nordique, généralement grand, aux cheveux blonds et aux yeux bleus (4).

Nous sommes renseignés par Tacite sur l'alimentation des Germains. La bouillie d'avoine, le gibier et la bière (*cerevisia*) boisson qu'ils fabriquaient en faisant fermenter des céréales, en constituaient l'essentiel. Or, suivant Strabon, les occupants de nos *castros* étaient aussi sobres que les Germains. Ils en différaient

(1) O. G. S. Crawford, *Archaeology in the field*, London, 1954, p. 143.

(2) A. Schulten, «Die Germania des Tacitus», *Deutsche Zeitung für Spanien*, Barcelone, 1948, n° 678-679. Traduction portugaise avec notes, par Mario Cardozo, in *Revista de Guimarães*, 1949, vol. 59, p. 9 sq.

(3) Strabon, *Geogr.*, III, 3, 6; 3, 7 et 3, 8.

(4) *Id.*, III, 3, 7.

seulement en ce qui concerne la boisson, car les Lusitaniens ne buvaient, en général, que de l'eau, sauf dans les festins familiaux à l'occasion desquels ils prenaient également un breuvage fermenté, appelé *zythos*, et du vin qu'ils importaient. Ils mangeaient aussi de la bouillie de céréales et un pain fait de glands de chêne torréfiés et broyés. Ils appréciaient également la venaison et la viande de chèvre ou de bouc de leurs troupeaux.

Il semble que le sanglier, ou le porc, était considéré comme un animal sacré par les Lusitaniens; ils lui vouaient un culte particulier, comme l'indique la fréquence des figurations de cet animal dans la zone des *castros*. On rencontre souvent cette image sculptée dans la pierre ⁽¹⁾, et parfois comme motif d'ornementation sur les bijoux d'or décorés au repoussé, telle la lunule d'argent trouvée à Chão de Lamas au Portugal ⁽²⁾. Ce thème animalier a duré très longtemps; on connaît des figurations de sangliers sculptés sur les cippes funéraires ou sur les monuments votifs, et associées à des inscriptions latines, jusqu'à une période avancée de l'occupation romaine. On peut voir au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye une représentation de divinité anthropomorphe tribale des plus suggestives pour l'interprétation. Elle provient d'Euffigneix (en Haute-Marne). C'est une figurine de 25 cm environ de hauteur, représentant un homme portant le torque celtique caractéristique autour du cou; un sanglier sculpté avec beaucoup de précision est disposé verticalement sur sa poitrine.

Le porc, considéré comme un animal totémique typiquement celtique, n'est donc pas seulement une représentation très répandue dans la région des *castros* en Espagne et au Portugal, mais aussi en Gaule ⁽³⁾.

(1) J. Leite de Vasconcelos, *Religiões da Lusitania*, Lisboa, 1913, vol. III, p. 15 sq.

(2) Juan Cabré Aguiló, «El tesoro de Chão de Lamas», *Actas y Memorias de la Sociedad Española de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, Madrid, 1927, t. VI.

(3) T. G. E. Powell, *The Celts*, London, 1958, p. 146 et fig. 29; p. 270 et pl. 67

Au point de vue de l'économie rurale, les populations de la civilisation des *castros* vivaient plutôt de l'élevage que de l'agriculture. Celle-ci ne prit un plus grand développement qu'avec l'établissement de la *pax romana*, après l'abandon forcé de la majeure partie de ces installations fortifiées des hauteurs et le déplacement de l'habitat vers le sol fertile des vallées imposé par les Romains.

Comme les Germains, qui sacrifiaient des êtres humains en l'honneur de Wotan (considéré comme le parallèle du dieu romain Mercure), les Lusitaniens, habitants des *castros* protohistoriques, pratiquaient, eux aussi, des sacrifices sanglants de même nature, en l'honneur d'une divinité guerrière semblable au dieu grec Arès ou au Mars romain. Comme les Germains encore, ils prédisaient l'avenir, non seulement en observant la façon dont tombait la victime, mais aussi en étudiant les palpitations de leurs viscères (1).

Les Ibères avaient, tout autant que les Germains, la réputation d'être d'excellents cavaliers. Ils montaient le même type de chevaux, petits, vifs et résistants, bien adaptés aux terrains rudes et difficiles des pays montagneux. Varron rapporte que l'on attribuait l'extraordinaire rapidité des chevaux lusitaniens à une légende selon laquelle les juments de la région d'*Olysipon* (Lisbonne) étaient fécondées par le vent (2).

Tacite a rapporté l'habitude qu'avaient les Germains de ne jamais abandonner leurs armes et de toujours les porter sur eux, ce qui est en accord avec leur esprit belliqueux et leur goût de la guerre qu'ils considéraient comme l'occupation la plus noble (c'est d'ailleurs un fait très généralement répandu chez les peuples barbares). Ce devait être aussi la coutume chez les habitants des *castros*, comme l'attestent les dépôts d'armes dans les sépultures des chefs celtibères, que les fouilles livrent fréquemment. Leurs armes les accompagnaient, même dans la mort. Germains et Lusitaniens se ressemblent donc par leur vocation guerrière; ils sont aussi comparables pour leur manque de ténacité dans leurs entre-

(1) Strabon, III, 3, 6, et 3, 7.

(2) Varron, *De rerum rusticarum*, II, 1, 19.

prises; capables d'une impétuosité et d'un courage sans pareil dans le premier élan, ils ne savaient pas soutenir une lutte continue.

Les populations ibériques se signalaient aussi par leur fidélité à la parole donnée. La *Fides celtiberica* a été exaltée par Schulten dans sa fameuse *Geschichte von Numancia* ⁽¹⁾. Les Romains ont profité plusieurs fois de cette confiance des Ibères dans la parole donnée et de leur respect de l'honneur, pour les vaincre par la trahison, avec des promesses qu'ils ne tenaient pas ⁽²⁾. A cet égard encore, les Ibères sont tout semblables aux Germains dont Tacite admirait tant le sens de l'honneur. L'éminent archéologue Bosch Gimpera met aussi particulièrement en évidence, parmi les vertus ancestrales des Ibères, leur amour de l'indépendance et leur résistance à la domination étrangère, leur orgueil national, leur goût de l'hospitalité, leur confiance dans la bienveillance, comme leur rébellion contre les manifestations d'autorité, leur ingénuité et leur crédulité ⁽³⁾: tous ces traits caractérisent aussi les Germains, tels qu'ils furent décrits dans l'Antiquité.

Tout différent du soldat romain qui était à la solde de l'État, le soldat germain luttait pour son chef, le *dux*, conducteur du *clan* qu'il défendait, et auquel il ne lui était pas permis de survivre. Nous retrouvons chez les Ibères le même serment solennel et volontaire, dans l'institution, si typique, de la *devotio* et des *soldurii*, qui constituaient la garde particulière du chef, qu'ils avaient l'obligation de défendre jusqu'à la mort, ce qui n'existait pas chez les Gaulois ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ A. Schulten, *Geschichte von Numantia*, München, 1933, p. 149.

⁽²⁾ Un exemple marquant est celui de Servius Galba, qui, l'année 150 av. J.-C., a fait un carnage en tuant par trahison des milliers de Lusitaniens, qui avaient mis bas leurs armes, confiants qu'il tiendrait sa parole de paix (A. Schulten, *Viriato*, Porto, 1927, p. 31).

⁽³⁾ P. Bosch Gimpera, *La formación de los pueblos de España*, México, 1945, p. 162.

⁽⁴⁾ A. García y Bellido, *La península Ibérica en los comienzos de su historia*, Madrid, 1953, p. 647.

On ne saurait négliger, au sujet des chefs militaires, de mentionner, au moins en passant, les deux plus fameux: le Germain Arminius et le Lusitanien Viriatus, qui tous deux se rendirent célèbres par leur résistance contre l'armée romaine dans la lutte pour la liberté de l'indépendance de leurs patries respectives. Au début de notre ère, dans la forêt de Teutberg, Arminius a complètement écrasé trois légions romaines, commandées par le général Varus (au total 35 000 hommes). Un siècle et demi plus tard, Viriatus, avec une petite armée de soldats irréguliers, auxquels les Romains donnaient les noms méprisants de «bandits» et de *latrones*, imposèrent une défaite totale aux 10 000 soldats de l'Empire, commandés par Vetile. Après les avoir attirés dans l'étroit défilé de la Sierra de Sonda (qui sépare la plaine du Guadalquivir de la côte sud de l'Andalousie), ils en tuèrent plus de 4 000, firent de nombreux prisonniers et mirent en déroute le reste ⁽¹⁾.

Les quelques mots que Tite-Live a consacrés au chef lusitanien sont très révélateurs de l'orgueil méprisant que les Romains professaient à l'égard de ces «Barbares»: «Viriatus in Hispanie, primum ex pastore venator, ex venator latro, mox justus quoque exercitus dux ⁽²⁾».

Pour parfaire la similitude de destinée de ces deux chefs barbares, Arminius le Germain et Viriatus le Lusitanien, tous deux furent traîtreusement assassinés, alors qu'ils étaient en pleine possession de leur vigueur physique et morale, et au faite de leur gloire.

Cependant, malgré le dévouement à la patrie et l'esprit de sacrifice que manifestèrent ces peuples, au bout de quelques années de lutte, l'envahisseur romain finit par les dominer et par annexer leurs territoires à l'Empire. L'une des principales causes de leur défaite doit sans doute être recherchée dans les constantes divergences qui séparaient les tribus indigènes et les entraînaient à se combattre mutuellement, dans ces haines permanentes, cet *odium sui*, qu'elles entretenaient les unes pour les autres. Elles

(1) A. Schulten, *Viriato*, *op. cit.*, p. 38-41

(2) Tite-Live, *Periocha* 52

contribuaient inconsciemment à aider la politique romaine, dont la méthode se résume très clairement dans l'adage: *divide ut imperes*. Les mêmes dissensions ont toujours été signalées chez les tribus germaniques dont la désunion provoquait les défaites. Dans la magistrale biographie de *Viriatus* qu'il a écrite, l'excellent ibérologue Adolf Schulten précise que «les tribus ibériques ne se sont jamais unies pour une lutte commune, comme le firent les Gaulois sous le commandement de Vercingétorix ou les Germains sous celui d'Arminius» (1).

Strabon nous donne divers renseignements sur le costume des Lusitaniens, en particulier sur celui des guerriers et sur leur armement. Nous savons ainsi qu' «ils s'habillaient de laine de couleur foncée; la pièce principale de leur vêture était un manteau dénommé *sagum*. Leurs cheveux longs tombaient sur leurs épaules, mais ils les attachaient avec un ruban pour le combat. Les femmes avaient des vêtements de couleurs criardes. Les hommes portaient aux bras des bracelets, les *viriae*, et au cou, le *torques*, collier rigide en or ou en argent, qui était le signe distinctif des chefs» (2). Dans les régions les plus froides de la Péninsule, tel le Plateau Central, les Celtibères portaient les mêmes culottes que les Gaulois et les Germains, les *bracae* (3), comme on peut le voir dans les représentations de Barbares sculptées sur les colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle, à Rome.

Au combat, ils portaient pour se protéger un petit bouclier rond et concave fait de cuir et de bois, la *caetra*, qui mesurait environ deux pieds de diamètre (c'est-à-dire 60 cm); ils le portaient suspendu par des courroies de cuir sur la poitrine. Dans les combats corps à corps, ils utilisaient un glaive court en fer; ce poignard caractéristique avait une poignée de bronze se terminant par deux «antennes» surmontées de deux petits boutons sphériques, sinon le pommeau était fait d'un disque plat ou de

(1) A. Schulten, *Viriato*, *op. cit.*, p. 48.

(2) Pline, *Nat. Hist.*, XXXIII, 39; T. Powell, *op. cit.*, p. 71-72, et pl. 1, 2, 36, 42, 43, 68.

(3) A. Schulten, *Geschichte von Numantia*, *op. cit.*, p. 144; T. Powell, *op. cit.*, p. 68-69.

deux boules accolées. Leurs autres armes étaient la lance, à pointe de fer ou de bronze, la fronde et le *soliferrum*, javelot forgé d'un seul tenant, qu'ils lançaient sur l'ennemi. Ils portaient des casques en métal ou en cuir, ornés de trois touffes de crin plantées au sommet. Le *lineus thorax*, sorte de plastron en toile de lin ou en cuir, leur couvrait la poitrine. Des jambières de cuir ou de drap, les *knémides*, leur protégeaient les jambes ⁽¹⁾.

La description de Strabon s'est trouvée confirmée par des découvertes archéologiques, faites dans la région des *castros*, en Galice et dans le Nord du Portugal. On a trouvé des statues protohistoriques représentant des guerriers galiciens ou lusitaniens, qui témoignent, probablement de l'existence d'un culte voué soit à des chefs notables, soit à un éventuel dieu de la guerre ⁽²⁾.

*

* *

Nous pensons avoir amplement démontré qu'il existe de nombreuses affinités, tant spirituelles que matérielles, entre les Germains de la protohistoire et les Lusitaniens qui habitaient nos *castros* aux environs du début de notre ère.

Or, ces deux peuples vivaient sur des territoires si éloignés l'un de l'autre qu'il paraît difficile d'envisager l'existence de contacts directs entre eux, ni même de simples relations commerciales. Cependant, la comparaison des textes de Strabon et de Tacite fait clairement apparaître la similitude de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs cultures. On doit donc se demander si ces analogies ne pourraient être attribuées à une lointaine communauté d'origine ethnique. On sait que dans la première moitié du dernier millénaire avant notre ère, les peuples celtiques, l'une des branches dérivées du vieux fond primitif indo-européen, et qui occupaient alors les régions d'Europe centrale situés au Nord des Alpes, les

(1) Strabon, III, 3, 6; F. Cuevillas, *La civilización céltica en Galicia*, Santiago de Compostela, 1953; p. 227 sq.

(2) L. de Vasconcelos, *op. cit.*, p. 43 sq.; T. Powell, *op. cit.*, p. 146 et fig. 30.

quittèrent pour se répandre au loin en diverses directions. On les retrouve par la suite depuis les côtes de la Baltique jusqu'à celles de la Méditerranée, en Bretagne française comme en Proche-Orient, en Espagne et dans les Iles britanniques, c'est-à-dire jusques aux confins du vieux monde occidental. Il semble certain que les éléments germaines ont accompagnés les tribus celtes dans leur invasion de la Péninsule ibérique, avant le VI^e siècle av. J.-C., car Pline fait mention des Germains en Espagne ⁽¹⁾, et qualifie de *Germani* la tribu des *Oretani* qui s'étaient fixés au sud de l'actuelle Ciudad Real, sur les versants nord de la Sierra Morena; et Ptolémée dénomme leur oppidum *Oretum Germanorum* ⁽²⁾.

Au sujet de cette éventuelle arrivée dans la Péninsule de quelques tribus de *Germani* accompagnant les Celtes, le Dr Martin Almagro, professeur de Préhistoire à l'Université de Madrid, écrit: «Des éléments germaniques, provenant du foyer culturel qui s'était développé, pendant l'Age du Bronze, autour de la mer Baltique, participèrent aussi à l'invasion celtique. Ils s'étaient mêlés à cette masse d'envahisseurs que nous ne qualifions de Celtes que par pure «tradition». D'ailleurs, nous savons que les Celtes eux-mêmes, outre leurs divers éléments constitutifs, étaient issus du rameau nordique des descendants des peuples de la civilisation à poterie cordée qui se répandirent jusqu'au Rhin dans l'aire méridionale de l'Allemagne, constituant, en quelque sorte, l'amalgame de ces peuples «celtiques» ⁽³⁾.

Toutefois, nous ne prétendons pas soutenir ici la thèse selon laquelle des relations directes auraient existé, durant la préhistoire, entre les Germains et les Lusitaniens de nos *castros*. Nous nous contenterons simplement de mettre en évidence certaines analogies de leurs modes de vie et de leurs coutumes qui sont indiscutables, mais qui, répétons-le, peuvent être tout à fait fortuites et ne sont peut-être dues qu'à un phénomène de coïncidence, consécutif à

⁽¹⁾ Pline, III, 25.

⁽²⁾ Ptolémée, *Geographia*, éd. Didot., Paris, 1883, p. 181.

⁽³⁾ Martin Almagro, *Origen y formación del pueblo hispano*, Barcelona, 1958, p. 127. P. Bosch Gimpera, «Infiltrações germânicas entre os Celtas peninsulares», *Revista de Guimarães*, 1950, vol. 60, p. 339 sq.

l'expansion généralisée de la civilisation centreuropéenne à cette époque.

Pour que l'ensemble de ces rapprochements devienne significatif, il faudrait établir s'il existe ou non des ressemblances entre les structures architectoniques des *castros* du Nord de la Péninsule ibérique et les *oppida* de l'Allemagne méridionale, et plus spécialement ceux qui se trouvent à proximité du *Limes Imperii*, soit dans les dispositifs de défense militaire, soit dans le plan et l'aspect des lieux d'habitation.

Nous allons donc décrire sommairement les grandes caractéristiques de l'architecture militaire et civile des *castros* luso-galicien.

Les ruines de beaucoup de ces villes révèlent un niveau d'occupation romaine; mais pour d'autres, celle-ci n'a laissé aucun témoignage qui puisse confirmer l'existence d'une telle phase culturelle. Cependant, quels que soient ses aspects particuliers locaux, la culture des *castros* se caractérise nettement par une uniformité spécifique, par la constante répétition des découvertes de matériel homogène, par l'identité typologique des trouvailles, par la prédominance des influences pré-romaines hallstattiennes (ou plutôt «celtiques»), mélangées à des survivances du Bronze Final local.

Ces vestiges montrent toujours un certain aspect archaïsant. Ce caractère semblerait indiquer que les Lusitaniens constituèrent, à la fin de la protohistoire, dans le Nord du pays, un foyer culturel puissant dont ils réussirent à conserver l'originalité, malgré la domination romaine, et à maintenir, au-delà de celle-ci, les anciennes traditions et le culte des dieux auxquels ils étaient attachés. Ce fait peut s'expliquer par la position géographique de cette aire culturelle, isolée dans une région montagneuse, d'accès difficile, et par l'esprit d'indépendance et le naturel guerrier de ce peuple.

De façon générale, on désigne ces *oppida* lusitaniens du nom de *castros* qui vient du latin *castrum*: position fortifiée. Cependant quelques-uns sont appelés *citânias*. L'étymologie de ce nom n'est pas encore bien établie. Il ne semble pas que se soit un mot d'origine populaire, mais une forme érudite, peut-être dérivée de l'accusatif *civitatem*, avec l'adjonction de la finale *ania*, comme c'est le cas d'autres toponymes, tels que Lusit-*ania* ou Germ-*ania*. D'autre part, les noms indigènes de ces *oppida*, lorsqu'ils sont cités par les

historiens romains, présentent, pour la plupart, les terminaisons *dunum* ou *briga* (Caladunum, Conimbriga, Mirobriga, Cetobriga, Arcobriga, etc.) qui sont considérées comme celtiques par tous les philologues, et signifient «forteresse», ou «hauteur fortifiée». Parfois, ces toponymes sont formés d'un mot latin suivi de cette terminaison dite «celtique», comme, par exemple *Juliobriga*, *Flaviobriga*, *Augustobriga*, etc. En bref, des dénominations diverses dérivant soit de *castrum*, soit de *castellum*, soit de *citânia*, nous permettent de déceler l'origine protohistorique de bon nombre de ces ruines que la tradition populaire attribue généralement aux Maures, du fait que les Arabes furent les derniers envahisseurs de la Péninsule avant les temps modernes. Les paysans leur donnent des noms divers qui peuvent tantôt être suggérés par l'aspect des enceintes, comme *castrelos*, *castros*, *crístelos*, *muros*, *cercas* ou *coroas*, etc., et tantôt se référer à des vestiges de maisons d'habitation suffisamment importants comme: *cividades*, *ciudades*, *casarelhos*, etc.

Ces ruines occupent généralement le sommet de collines peu élevées, dont l'altitude varie entre 300 et 500 m, mais qui présentent des versants escarpés; ce sont toujours des positions choisies pour leur difficulté d'accès qui contribuait aux moyens de défense de ces installations.

Les murs d'enceinte obéissent rarement à un tracé régulier; ils contournent la cime du mont, s'accrochant parfois aux à-pic de la roche naturelle qui étaient également utilisés comme moyens de défense. Le nombre des enceintes, plus ou moins concentriques, était, en général, de deux ou trois; cependant, quelques *castros* sont juste entourés d'une seule muraille. Le mur défensif situé le plus haut entourait l'acropole où étaient groupées les maisons d'habitation. Les intervalles entre les autres enceintes (quand il y en avait plusieurs) constituaient de vastes zones, vides de constructions, où était parqué le bétail, et où les populations qui vivaient éventuellement disséminées dans les vallées pouvaient venir se réfugier en cas de péril. Il est bien certain qu'autrement, le nombre de ceux qui vivaient en permanence à l'intérieur du *castro* n'aurait pas pu permettre de couvrir de défenseurs toute la longueur de ces lignes de fortifications.

Ces enceintes sont souvent très solidement construites et présentaient une résistance remarquable. Leur défense était renforcée là où le terrain naturel, moins abrupt, devenait plus accessible pour les assaillants. C'est précisément à l'endroit de ces points faibles que l'on trouve des vestiges d'anciens fossés, creusés entre les enceintes, dans certains *castros*. Il arrive aussi que l'on découvre, au-delà des murailles, à l'extérieur, des rangées de pierres solidement enfoncées dans le sol; elles étaient destinées à rendre le passage plus difficile et jouaient ainsi le rôle de ce que nous appelons des «défenses accessoires» dans les fortifications modernes.

On a constaté, dans quelques *castros*, que les portes des enceintes étaient défendues par des tours de flanquement, système qui appartient d'ailleurs à une tradition extrêmement ancienne ⁽¹⁾. Ailleurs, on a trouvé un mur de pierre, sorte de courtine, placé parallèlement à la façade de la muraille, qui déterminait étroit chemin par lequel les assaillants étaient contraints de passer en file indienne pour parvenir à l'entrée de la forteresse. Il ne leur était plus possible ainsi de porter une attaque massive contre les portes, car dans un passage aussi resserré, les assaillants se trouvaient particulièrement exposés aux projectiles lancés du haut des murailles ⁽²⁾. Les maisons d'habitation étaient groupées sur le plateau, derrière le dernier mur d'enceinte.

Mais il dut arriver que la population ait augmenté de telle façon qu'elle ne pouvait plus s'entasser tout entière à l'intérieur du *crasto*, si bien que les habitations débordaient de cette acropole. Les vestiges de ces cabanes, construites sur des plates-formes, au flanc des versants, du haut en bas de la colline, et parfois même en dehors des murailles, donnent à l'ensemble l'aspect d'un gigantesque escalier monumental. Les maisons étaient réunies par petits groupes, quelquefois balisés par des bornes de pierre, et l'on peut en déduire que les habitants devaient se grouper par familles occupant chacune son propre petit «quartier».

(1) Beatrice Blanco, «Sobre o uso de torreões nas muralhas de recintos fortificados do 3º milénio a.C.», *Revista de Guimarães*, 1957, vol. 67, p. 169 sq.

(2) Mário Cardozo, *Citânia e Sabroso*, 5º éd., Guimarães, 1965, p. 61 et fig. 18.

Dans les *castros* que semblent être les plus anciens — ceux, entre autres, où les traces de l'occupation romaine sont nulles ou presque inexistantes —, les maisons sont disposées au hasard, probablement au gré et à la convenance de chacun, sans aucun souci d'urbanisation. On ne décèle aucun plan préétabli dans le réseau des rues, des chemins et des places. En revanche, dans les *castros* où la présence des Romains a laissé une forte empreinte, comme par exemple dans les *citânias* de Briteiros, de Sanfins ou de Santa Tecla en Galice, les vestiges d'un plan d'urbanisme sont évidents. Des ruelles, de petites places soigneusement pavées, des conduites d'eau, des fontaines, en témoignent. De tels aménagements sont les indices caractéristiques d'un certain stade d'organisation sociale, correspondant à une administration centralisée dans la main d'un chef ou dans un conseil représentant la communauté.

Les structures de ces maisons sont d'une simplicité tout à fait primitive. Les huttes circulaires prédominent, mais on en trouve aussi qui sont sur plan rectangulaire; et dans certaines de celles-ci, les angles, à l'intérieur des pièces, ont été arrondis ⁽¹⁾. D'aucuns ont voulu voir, dans cette diversité des formes, les indices d'une évolution chronologique: le plan circulaire et le plan rectangulaire ne seraient pas de la même époque, ce qui est loin d'être certain. On a trouvé les deux types dans tous les *castros*, et ils sont probablement synchroniques, bien que la maison ronde soit vraisemblablement le type le plus primitif, comme l'indique la forme des plus anciens fonds de cabane connus, construits aussitôt après l'abandon de l'habitat en grottes par les premières communautés néolithiques. Aujourd'hui encore, les populations primitives donnent une forme circulaire à leurs paillotes ⁽²⁾.

Les dimensions des maisons rondes ne sont généralement pas supérieures à 5 m pour le diamètre et à 2 m pour la hauteur. Les murs étaient épais de 40 à 50 cm environ; le linteau des portes

⁽¹⁾ A. García y Bellido, «Siedlungen in der galizisch-portugiesischen Castro-Kultur», *Bericht über den V. Internationalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte Hamburg*, Berlin, 1961, p. 312-313.

⁽²⁾ Mário Cardozo, «Alguns problemas...», *op. cit.*, p. 404.

atteignait 1,60 m ou 1,80 m; la largeur des portes d'entrée était de 1 m environ. Souvent les ruines de ces murs écroulés ne subsistent que sur une hauteur de 1 m environ. La plupart du temps, dans ce cas, on n'a pas retrouvé de vestige de la porte d'entrée, ce qui donne à supposer que les portes devaient être ouvertes très au-dessus du niveau du sol. Vraisemblablement on devait y accéder au moyen d'une échelle ou d'un quelconque escalier mobile.

Les parois de ces «cabanes» présentaient deux sortes d'appareils bien distincts: le côté extérieur était constitué par de grands blocs épais et l'intérieur était fait de petites pierres. Ce type de disposition, sans pierres d'assemblage des deux revêtements, exclut immédiatement l'hypothèse d'une couverture en forme de voûte. La structure de tels murs était trop faible pour supporter la poussée latérale d'une voûte, et ils se seraient immédiatement écroulés sous son poids. On a cependant constaté que certains de ces murs avaient été intentionnellement inclinés vers l'intérieur, mais on ne peut expliquer dans quel but, car il est de toute évidence que ces maisons ne pouvaient pas supporter une coupole de pierres. Il est plus vraisemblable de penser que leur couverture était de chaume pour les maisons rondes, et peut-être tantôt de paille, tantôt de tuiles romaines (*imbrices et tegulae*) pour celles de plan rectangulaire.

Dans les maisons circulaires, on a souvent trouvé, enfoncé dans la terre battue au milieu du sol, un petit bloc de pierre présentant une cavité destinée à recevoir un poteau de bois servant de support central à la charpente d'un toit conique. Dans quelques-unes de ces maisons, on a aussi trouvé une pierre de foyer accolée au mur.

En ce qui concerne les fenêtres, il ne nous est plus possible de savoir si ces humbles cabanes en étaient ou non pourvues, puisque, comme nous l'avons indiqué précédemment, les vestiges des murs ne dépassent guère 1 m de hauteur la plupart du temps. Mais il est très vraisemblable de supposer qu'elles n'en avaient pas; à l'heure actuelle, les «pailloles» des peuplades sauvages (des peuples dits «primitifs actuels») en sont dépourvues.

Quant au matériel archéologique recueilli au cours des fouilles des castros, il présente une uniformité typologique remarquable

dans toute la zone nord-ouest de la Péninsule; ce qui est l'indice d'une identité culturelle qui correspond peut-être à une homogénéité ethnique et à une origine commune.

Nous pouvons répertorier sommairement, comme des produits typiques de l'industrie du peuple des *castros*, les pièces suivantes:

a) *Le matériel lithique:*

— Des meules à bras de tradition néolithique, et des meules circulaires à main.

— Des auges (abreuvoirs du bétail).

— Des pierres plates, perforées à l'une des extrémités et encastées dans les murs (qui furent interprétées comme étant destinées à attacher le bétail).

— Des fragments de pierre, également de forme allongée, mais coudés, et rappelant la forme des hastes des bovidés (et dont on ignore la signification).

— Des galets présentant deux encoches (considérés comme des poids pour les filets de pêche).

— Des haches en pierre polie, qui étaient peut-être des objets anciens conservés à titre d'amulettes (peut-être les croyait-on d'origine météorique dès cette époque, telles les *ceraunies* des Romains, du grec: *εραυνός*. Actuellement encore, le langage populaire les dénomme: «pierres à foudre» ou «pierres à tonnerre»).

— Des galets ronds (qui servaient peut-être de projectiles); etc.

b) *Les objets de métal:*

— Des fibules et des boucles de ceinturon, rondes ou carrées, en bronze.

— Des épingles de tête pour les femmes.

— Des perles de collier.

— Des bracelets en bronze, en argent ou en or.

— Des *torques*, généralement en or (colliers rigides, penannulaires, faits d'une seule pièce).

— Des bijoux variés: pendants d'oreilles, en or ou en argent, bagues, etc.

— Des appliques de bronze, destinées à l'ornementation des ceinturons de cuir.

— Des pinces à épiler (ou chirurgicales).

— Des armes en fer: javelots, poignards, etc., ainsi que des outils agricoles, etc.

c) *La céramique:*

— De nombreuses poteries, de formes et de technique diverses, décorées ou non, faites au tour de potier.

Certaines, apparemment plus anciennes, sont tournées à la main et montrent un aspect plus grossier, à gros dégraissants siliceux et micacés: ce sont toutefois celles dont les décors, gravés ou imprimés à cru, sont les plus riches (cette poterie des *castros* réclame une étude minutieuse des formes, des profils et des décors, qui reste à faire).

— Des pesons d'argile.

— Des fusaïoles (*verticilli*), ou petits disques d'argile que l'on plaçait à l'extrémité des fuseaux pour les aider à tourner.

— Des *tegulae*, des briques, etc.

Il ressort de ce rapide inventaire des produits de l'industrie locale des *castros*, que leurs habitantes, parallèlement à leur activités de pasteurs et d'agriculteurs, pratiquaient divers métiers: il filaient et tissaient la laine et le lin, fabriquaient des poteries, travaillaient les peaux, le bois, tressaient des vanneries. Ils pratiquaient aussi la fonte du bronze, forgeaient le fer et travaillaient encore d'autres métaux, notamment l'or et l'argent; ils taillaient et gravaient la pierre, etc. (1).

Enfin nous signalerons des objets dont l'importation ne fait pas de doute, et parmi lesquels figurent:

— Des articles en verrerie (perles de collier, bracelets, vases, etc.).

(1) F. Cuevillas, *La civilización céltica...*, op. cit., p. 193-226.

— Des pièces de céramique fine, dite *terra sigillata*, qui proviennent, pour une partie, d'ateliers établis en Espagne, à Sagonte, à Solsona, à Abella, entre autres.

— Des monnaies de bronze, d'or et d'argent, dont quelques-unes étaient frappées en Espagne, etc.

Les meilleurs témoignages d'ordre artistique sont ceux de la bijouterie d'or que fabriquaient ces gens. Le métal est travaillé au

repoussé ou bien *gravé* et *estampé* avec un poinçon très fin. On trouve aussi des décors exécutés en filigrane délicat ou au granulé, ce qui donnerait à supposer une influence étrusque ⁽¹⁾. On connaît des décors sculptés de style géométrique, en pierres, qui montrent des influences venues de l'Europe centrale ou des confins orientaux du Bassin méditerranéen.

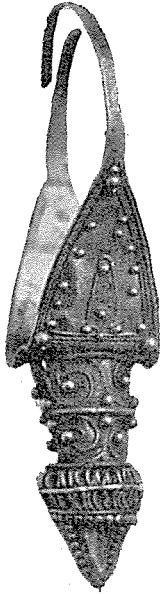


Fig. 10 — Pendant d'oreilles en or bijou trouvé à Citânia de Briteiros. Grandeur réelle.

(Musée Archéologique de Guimarães).

semblable en cela à l'art celtique, l'art des *castros* est essentiellement décoratif et abstrait. Les décors géométriques prédominent: on connaît aussi des motifs inspirés de modèles végétaux. L'absence de figurations humaine ou animale est à peu près totale, et les rares spécimens qui existent présentent tous un aspect rude, fruste et grossier. Les exemples les plus caractéristiques, découverts dans le Nord-Ouest de la Péninsule, sont ces statues monumentales de guerriers gali-

ciens ou lusitaniens et les figurations de porcs ou de sangliers dont nous avons parlé précédemment.

Il faut probablement voir dans ces sculptures de guerriers et de sangliers, qui ont certainement un caractère rituel ou votif, des

(1) Mário Cardozo, *Das origens e técnica do trabalho do ouro*, Guimarães, 1957.

indices relatifs aux cultes et aux croyances religieuses des habitants des *castros*. Il en est vraisemblablement de même de certains figurations symboliques, telle que la *svastika*, ou la croix gammée, ou des autels en pierre (*arae*) portant des inscriptions latines. Les anthroponymes des dédicaces — tels *Viriatus*, *Medamus*, *Câmalus*, *Caturo*, *Reburrus*, *Talabarus* — et d'autres, sont considérés comme étant d'origine celtique d'après les recherches des philologues (1).

Ces monuments étaient consacrés, tantôt à des divinités indigènes portant des noms barbares, et tantôt à des dieux du panthéon romain adoptés par les autochtones qui avaient en partie assimilé la culture de Rome (2). Enfin, nous trouvons d'autres traces de la religion indigène sur les stèles funéraires inscrites, dans les cas où ces inscriptions en caractères latins ne sont que la transcription phonétique de la langue locale pré-romaine intraduisible qui nous demeure inconnue. D'autres sont gravées en caractères «ibériques». On rencontre fréquemment cette écriture sur les pierres tombales des provinces du Sud de notre pays, dans les régions de l'Algarve et de Baixo-Alentejo, qui ont fortement subi l'influence de la culture tartessienne d'Andalousie. Il s'agit, dans les deux cas, de langues et d'écritures qui n'ont pas été encore déchiffrées et que nous ne pouvons comprendre, bien quelles aient été encore en usage pendant l'occupation romaine (3).

L'énorme stèle de pierre, connue et désignée dès la Renaissance du nom de *Pedra Formosa*, découvert à Citânia de Briteiros, et conservée au Musée Archéologique de Guimarães, est l'un des vestiges les plus représentatifs des pratiques religieuses des habitants des *castros*. Elle constituait la façade ou le fronton d'un mausolée «en forme de maison» (*Hausurne*). Ces monuments funéraires étaient soit des tombes collectives destinées à recevoir les urnes cinéraires d'une même famille, soit des tombes individuelles résér-

(1) L. de Vasconcelos, *Religiões da Lusitania*, Lisboa, 1897-1913, 3 vol.; J. M. Blázquez Martínez, *Religiones primitivas de Hispania*, Madrid, 1962, vol. I.

(2) António Tovar et J. M. de Navascués, «Algunas consideraciones sobre los nombres de divinidades del Oeste peninsular», *Miscelânea de Estudos a Francisco Adolfo Coelho*, Lisboa, 1950, vol. II.

(3) Manuel Gomez-Moreno, *La escritura bastulo-turdetana*, Madrid, 1962.

vées aux chefs notables. On a trouvé plus tard une seconde stèle analogue dans un autre monument de ce même *oppidum* de Briteiros.

*
* *

Nous avons brièvement résumé ici l'ensemble des connaissances actuelles relatives aux aspects caractéristiques de ces populations lusitaniennes dont les origines très lointaines ne nous sont pas exactement connues, et dont la civilisation dut atteindre son apogée dès le III^e siècle av. J.-C. pour durer jusqu'à la conquête romaine et ne s'éteindre qu'après la pacification définitive du territoire sous Auguste, à la fin du I^{er} siècle.

Cette occupation totale de la Péninsule et la politique sévère d'oppression et de domination pratiquée par les envahisseurs entraînent l'abandon des *castros*, ces nids d'aigle des montagnes sauvages du Nord. Leur désertion s'est accélérée, sous la contrainte où se trouvèrent leurs habitants de descendre habiter les plaines pour en cultiver les champs, ou pour travailler dans les mines dont l'or enrichissait le Trésor public de Rome, ou pour construire, sous la direction des conquérants, les ponts robustes et les longues voies militaires et commerciales par lesquelles les richesses du pays — les minerais en particulier — devaient s'écouler. Pline signale que ce territoire fournissait annuellement à l'Empire 20 000 livres d'or, soit environ 6 tonnes ⁽¹⁾.

La poursuite des fouilles archéologiques permettra-t-elle de démontrer les similitudes des structures architectoniques et des dispositifs militaires entre les *castros* lusitaniens et les *oppida* germaniques et gaulois des mêmes époques?

Comme nous l'avons déjà dit, il nous semble que ce serait une recherche intéressante, puisque Tacite nous fournit quantité de renseignements attestant des analogies curieuses et indiscutables entre les mœurs et les traditions culturelles des Germains et ce que nous savons de celles des Lusitaniens d'après les descriptions des auteurs anciens.

(D'après le volume «Mélange d'études d'Archéocivilisation de Préhistoire et d'Ethnologie offerts à André Varagnac», Paris, 1971).

⁽¹⁾ Pline, XXXIII, 78.



Fig 1 — Statues mutilées de guerriers lusitaniens, trouvées dans la région portugaise des Castros. Hauteur 1,70 m. (*Musée Archéologique de Guimarães*).



Fig. 2 — Vue d'avion des ruines de Citânia de Briteiros (11^e siècle av. J.-C. au 11^e siècle de notre ère). Au loin, au milieu, une hauteur où est situé le *Castro de Sabroso*. Au premier plan, la route pour Guimarães et pour Braga.

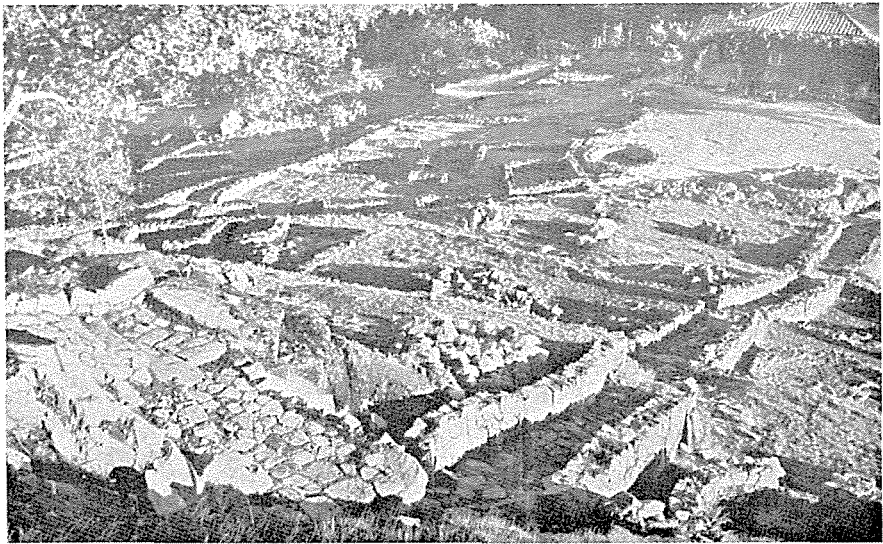


Fig. 3 — Vue partielle de Citânia de Briteiros. A droite, en haut, la maison du gardien des ruines.



Fig. 4 — Vue partielle de Citânia de Briteiros, prise de la maison du gardien des ruines.
Au loin, un autre Castro (Santa Iria).

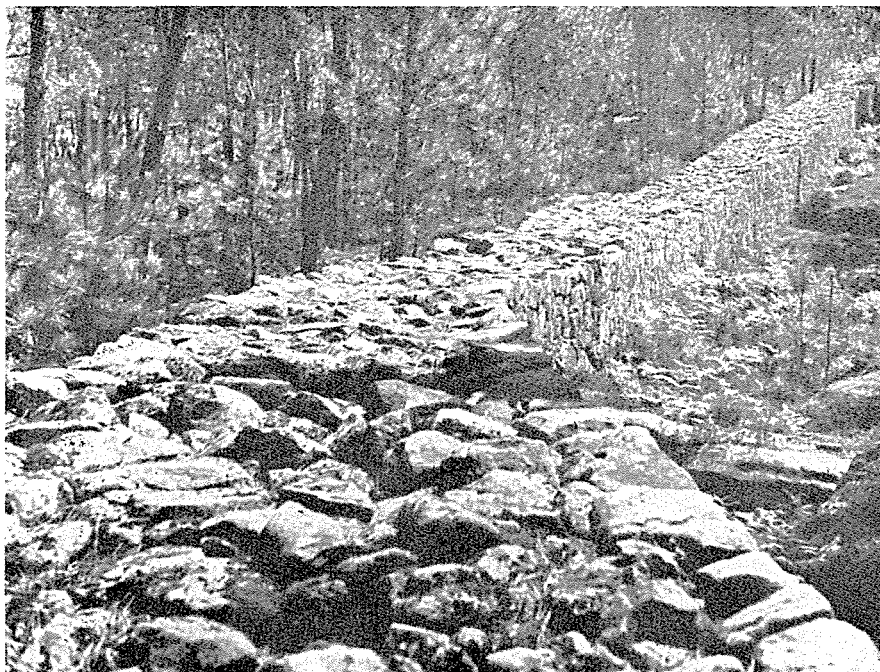


Fig. 5 — Un des trois murs d'enceinte de Citânia de Briteiros.



Fig. 6 — Une maison circulaire, au premier plan.



Fig. 7 — Édifice rond, le plus grand de Citânia (11 m de diamètre).

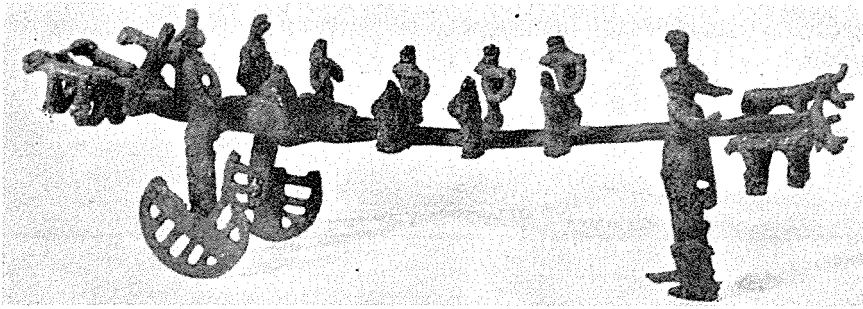


Fig. 8 — Un curieux chariot votif, en bronze, trouvé à Lixa (Felgueiras), dans la région portugaise des *Castros*. Deux paires de boeufs traînent en directions opposées le chariot, dont le lit représente un serpent. D'un côté marchent des guerriers maintenant leurs épées sur l'épaule et portant des boucliers ronds à la main gauche. A l'extrémité gauche du chariot, deux personnages arrêtent une chèvre ou un mouton qui va être sacrifié. A l'extrémité droite deux autres personnages semblent guider les boeufs. A côté des guerriers marchent, dans la même direction, des hommes désarmés, peut-être des prisonniers. (*Musée Archéologique de Guimarães*).

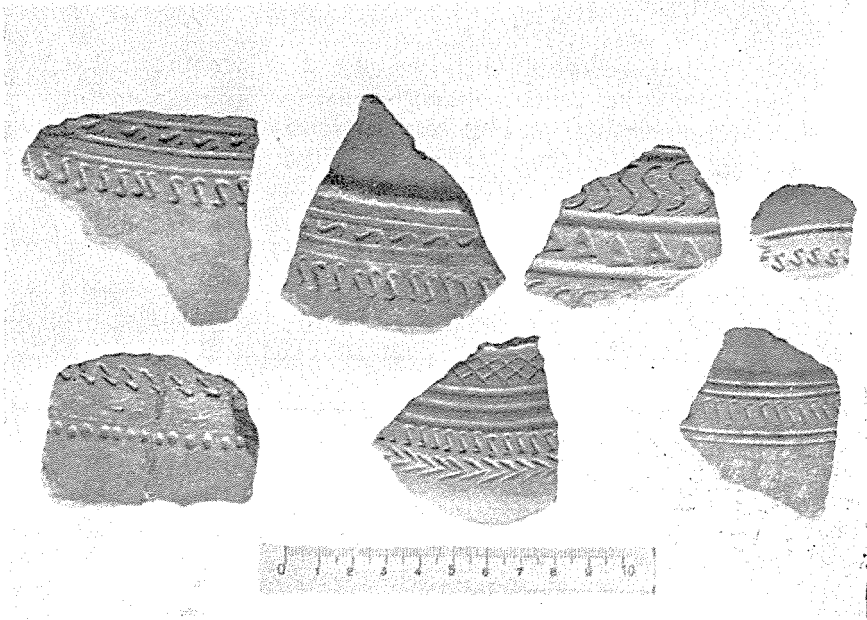


Fig. 9 — Céramiques ornementées de Citânia de Briteiros. (*Musée Archéologique de Guimarães*).



Fig. 11 — Stèle en granit (1,34 × 2,15 × 0,20 m), façade d'un grand monument funéraire «en forme de maison», existant à Citânia de Briteiros.



Fig. 12 — Une autre grand stèle (2,90 × 2,28 × 0,24 m) provenant d'un monument «en forme de maison», de Citânia de Briteiros, (*Musée Archéologique de Guimarães*).